

alors votre poitrine à vous ministre, qui voudriez  
essayer du despotisme, deviendrait son but; et  
prenez-y garde, le gamin viserait bien.

GUSTAVE D'OUTREPONT.



## PORTRAITS

ET

SOUVENIRS CONTEMPORAINS,

PAR BENJAMIN CONSTANT;

SUIVIS

D'UNE LETTRE DE JEFFERSON,

PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS,

A MADAME DE STAEL.



## NOTE DE L'ÉDITEUR.



Nous étions loin d'espérer qu'un publiciste fameux, qu'un député célèbre, enlevé trop tôt aux lettres et aux débats parlementaires, Benjamin Constant, dût payer aussi son tribut au livre des *Cent-et-Un*. Les portraits qui suivent, échappés de sa plume spirituelle, nous les devons à une illustre amitié. L'original en est déposé dans nos mains. A ces souvenirs posthumes était jointe une lettre autographe du président Jefferson à madame de Staël. L'intimité qui existait entre cette femme célèbre et Benjamin Cons-

tant explique comment ce dernier se trouvait en possession de ce curieux document, que nous n'avons pas craint de publier dans les *Cent-et-Un*, le croyant de nature à piquer la curiosité de nos lecteurs.

Cette pièce, en effet, qui date de l'année 1816, a cela de remarquable qu'elle contient la prédiction exacte de tous les événements qui se sont réalisés depuis, tant en France qu'en Amérique.

.....



## L'ABBÉ SIÈYES.



Sièyes avait environ trente-cinq ans quand la révolution commença. Il embrassa le parti de la liberté, parce que ce parti était l'ennemi de la noblesse, et que la noblesse était ce qu'il détestait le plus. Depuis son enfance, cette haine l'avait dominé ; et comme il avait plus d'esprit que les autres révolutionnaires, sa haine s'augmentait du sentiment qu'on ne parviendrait pas à la détruire. Quand il avait bien déclamé contre elle, il finissait par dire en soupirant : « Et après

« tout cela, je ne serais jamais un Montmorency ! » Quand il fut question de chasser tous les nobles de France, il n'y eut aucun raisonnement qui pût faire impression sur lui. Il répondait toujours : « Quand on n'est pas de mon espèce, on n'est pas mon semblable ; un noble n'est pas de mon espèce, donc c'est un loup, je tire dessus. »

A son entrée dans l'Assemblée constituante, l'aversion contre les prêtres était encore plus violente que celle que l'on avait contre les nobles ; ce qui lui déplut fort, parce qu'il était prêtre par caractère autant que par état. Aussi les défendit-il avec un courage qu'il ne montra plus depuis, et dit-il, à l'occasion de la vente de leurs biens, cette fameuse phrase qui ne s'est que trop vérifiée : « Vous voulez être libres, et vous ne savez pas être justes ! »

Mirabeau, qui n'aimait pas Sièyes, crut le déjouer en le noyant d'éloges. Il dit à la tribune que le silence de l'abbé Sièyes était une calamité publique. Sièyes eut le bon esprit de persister dans son silence, et la phrase de Mirabeau ne servit qu'à augmenter sa réputation.

Après la haine, la passion la plus vive de Sièyes, c'était la peur. Il se croyait toujours menacé, et alors il cherchait quelqu'un qu'il pût exposer à sa place. Un jour qu'on lui annonça

qu'un des hommes qu'il voyait le plus était arrêté : « Ce diable d'homme, dit-il, ne pense jamais qu'à me compromettre, » et il appuya de toutes ses forces les charges qui pesaient sur cet homme.

Au commencement de sa carrière il était fort désintéressé, parce qu'il ignorait le prix de l'argent, comme les lions ne sont cruels que lorsqu'ils ont goûté du sang. Dès qu'il eut découvert ce que l'argent pouvait rapporter, il changea de caractère, et il crut qu'il n'en pouvait avoir assez. Il disait à une de ses amies qui le lui reprochait : « Voyez-vous, quand j'allais à pied, les gens qui me rencontraient disaient du mal de moi et je l'entendais ; à présent je vais en voiture et je ne l'entends pas : voilà la différence. »

Une fois engagé dans la révolution, ses deux passions, la haine et la peur, le rendirent terrible. Il ne figura pourtant point sous le règne de Robespierre. Mais après sa chute, il fut le promoteur ou le partisan de presque toutes les mesures rigoureuses, sans jamais vouloir paraître en première ligne. La nuit du 18 fructidor, il était derrière une espèce de rideau qui séparait en deux l'estrade où siégeaient les députés à l'École de médecine, et il passait son bras par une ouverture pour donner des noms qu'il faisait ajouter aux listes de proscription.

Quand il fut nommé directeur, son premier et son unique but fut de changer la constitution pour faire chasser ses collègues, et quand on lui faisait des objections, il répondait toujours : « Je suis un bon cheval de charrette, mais je ne vauz rien pour un attelage. »

Quand il eut réussi à en faire expulser deux, il aurait désiré qu'on n'en nommât point, ou qu'on prît deux de ses créatures. Mais il voulait être deviné, et se mettait en fureur de ce qu'on ne le devinait pas. Les jacobins vinrent lui demander qui il voulait. Il les regarda fixement les bras croisés, puis il leur dit : « Allez au diable, et pensez par vous-mêmes ! »

Ils pensèrent si bien, qu'ils choisirent précisément les deux hommes qu'il ne voulait pas !

Sièyes aurait pu pourtant gouverner encore ; car ses nouveaux collègues ne demandaient pas mieux que de lui obéir. Mais il prétendait aussi qu'ils le devinassent, et jamais il ne répondait un mot aux questions qu'ils lui adressaient.



## M. DE TALLEYRAND.



Ce qui a décidé du caractère de M. de Talleyrand, ce sont ses pieds. Ses parents le voyant boiteux, décidèrent qu'il entrerait dans l'état ecclésiastique, et que son frère serait le chef de la famille. Blessé, mais résigné, M. de Talleyrand prit le petit collet comme une armure, et se jeta dans sa carrière, pour en tirer un parti quelconque.

Jusqu'à la révolution il n'eut que la réputation d'un homme d'esprit et d'un homme à bonnes fortunes. Entré dans l'Assemblée constituante, il se réunit tout de suite à la minorité de la noblesse, et prit sa place entre Sièyes e

Mirabeau. Il était peut-être de bonne foi, car tout le monde a été de bonne foi à une époque quelconque. D'ailleurs, dans ce temps-là, on pouvait être de bonne foi et réussir, parce que les opinions et les intérêts étaient d'accord.

Pour briller dans l'Assemblée, il aurait fallu travailler ; or M. de Talleyrand est essentiellement paresseux : mais il avait je ne sais quel talent de grand seigneur pour faire travailler les autres.

Je l'ai vu à son retour d'Amérique, quand il n'avait aucune fortune, qu'il était mal vu de l'autorité, et qu'il boitait dans les rues, en allant faire sa cour d'un salon dans l'autre. Il avait, malgré cela, tous les matins, quarante personnes dans son antichambre, et son lever ressemblait à celui d'un prince.

Il ne s'était jeté dans la révolution que par intérêt. Il fut fort étonné quand il vit que le résultat de la révolution était sa proscription, et la nécessité de fuir la France. Embarqué pour passer en Angleterre, il jeta les yeux sur les côtes qu'il venait de quitter, et il s'écria : « On ne « m'y reprendra plus à faire une révolution pour « les autres ! »

Il a tenu parole !

Chassé d'Angleterre fort injustement, il se réfugia en Amérique, et s'y ennuya trois ans. Son

compagnon d'exil et d'infortune était un autre membre de l'Assemblée constituante, un marquis de Blacous, homme d'esprit, joueur forcené, et qui s'est brûlé la cervelle de fatigue de la vie et de ses créanciers, à son retour à Paris. M. de Talleyrand parcourut avec lui toutes les villes d'Amérique, appuyé sur son bras, parce qu'il ne savait marcher seul.

Quand il a été ministre, M. de Blacous, revenu en France, invité par lui, a demandé une place de 600 livres de rente : M. de Talleyrand ne lui a pas répondu, ne l'a pas reçu, et Blacous s'est tué. Un de leurs amis communs, ému de cette mort, dit à M. de Talleyrand : « Vous êtes pour- « tant cause de la mort de Blacous, » et lui en fit de vifs reproches. M. de Talleyrand l'écouta paisiblement, appuyé contre la cheminée, et lui répondit en bâillant : « Pauvre Blacous ! »

Pendant qu'il était en Amérique, il apprit que madame de Staël était rentrée en France, et il chargea ses amis de lui monter la tête pour son retour. Cela ne fut pas difficile. Madame de Staël est de toutes les femmes celle qui aime le plus à rendre des services. Elle croit qu'on ne peut pas les refuser, comme s'il y avait quelque chose qu'on ne pût pas refuser dans ce monde. Elle s'employa pour M. de Talleyrand avec un zèle admirable. Grâce à ses soins, Chénier le

présenta à la Convention comme un des républicains les plus purs, comme un ennemi de la monarchie dans tous les temps, etc. La Convention, qui à cette époque votait également d'enthousiasme la proscription de ses membres et le rappel de ses ennemis, vota la rentrée de M. de Talleyrand.

Une fois rentré, il fallait arriver au ministère, et madame de Staël fut encore son moyen.



M<sup>me</sup> RÉCAMIER, LA HARPE, M<sup>me</sup> DE  
STAEL, ET M. NECKER.



Parmi les femmes de notre époque que des avantages de figure, d'esprit ou de caractère ont rendues célèbres, il en est une que je veux peindre. Sa beauté l'a d'abord fait admirer, son âme s'est ensuite fait connaître, et son âme a paru encore supérieure à sa beauté. L'habitude de la société a fourni à son esprit le moyen de se déployer, et son esprit n'est resté au dessous ni de sa beauté ni de son âme.

A peine âgée de treize ans, mariée à un homme qui, occupé d'affaires immenses, ne pouvait guider son extrême jeunesse, elle se trouva presque entièrement livrée à elle-même dans un pays qui était encore un chaos.

Toutes les sociétés étaient mêlées, tous les

rangs étaient confondus ; les familles anciennes étaient détruites, les nouvelles fortunes précaires ; les lois qui avaient régi le passé n'existaient plus ; les lois qui devaient régir le présent n'étaient basées sur aucune habitude ; l'opinion, qui remplace les lois, n'avait plus de centre ; personne ne croyait à soi ni aux autres ; les individus des classes élevées n'échappaient à la persécution qu'en se perdant dans les classes parvenues. Celles-ci, qui sentaient que tout ce qui les avait précédées était en opposition avec elles, prenaient pour autant d'ennemis la religion, les mœurs, les souvenirs, et même les conventions. La morale ne commandait plus l'estime ; la puissance était séparée de la considération.

Plusieurs femmes de la même époque ont rempli l'Europe de leurs diverses célébrités. La plupart ont payé le tribut à leur siècle, les unes par des amours sans délicatesse, les autres par de coupables condescendances envers les tyrannies successives.

Celle que je peins sut échapper à l'influence de cette atmosphère, qui flétrissait ce qu'elle ne corrompait pas. L'enfance fut d'abord pour elle une sauvegarde, tant l'auteur de ce bel ouvrage faisait tourner tout à son profit. Éloignée du monde, entourée, dans la solitude, de ses jeunes amies, elle se livrait souvent avec elles à des jeux bruyants. Svelte et légère, elle les devan-

çait à la course. Ses yeux, qui devaient pénétrer plus tard toutes les âmes, n'étincelaient alors que d'une gaieté vive et folâtre. Ses cheveux, qui ne peuvent se détacher sans nous remplir de trouble, tombaient quelquefois, sans danger pour personne, sur ses blanches épaules. Un rire éclatant et prolongé interrompait souvent ses conversations enfantines. Mais déjà l'on eût pu remarquer en elle cette observation fine et rapide qui saisit le ridicule, cette malignité douce qui s'en amuse sans jamais blesser, et surtout ce sentiment exquis d'élégance, de pureté, de bon goût, véritable noblesse native, dont les titres sont empreints sur les êtres privilégiés.

Le grand monde d'alors était trop contraire à sa nature, pour qu'elle ne préférât pas la retraite. On ne la vit jamais dans les maisons ouvertes à tout venant, seule réunion possible quand toute société fermée eût été suspecte ; où toutes les classes se précipitaient, parce qu'on pouvait y parler sans rien dire, et s'y rencontrer sans se compromettre ; où le mauvais ton tenait lieu d'esprit, et le désordre de gaieté. On ne la vit jamais à cette cour du Directoire, où le pouvoir était à-la-fois terrible et familier, et inspirait la crainte sans échapper au mépris.

Cependant elle sortait quelquefois de sa retraite pour aller au spectacle ou dans les promenades publiques ; et l'on peut dire que, dans